

Le vieux Chien

Hier, le vieux chien est mort. Ce n'était pas une surprise. Depuis près de cinq ans, nous attendions sa mort : il avait dépassé des records pour un chien de sa race, s'attachant avec obstination à la vie. Il est mort dans son sommeil, d'une mort qu'on peut imaginer douce. En contemplant ce corps froid, qui hier encore quêtait les caresses avec cette dévotion qui n'appartient qu'à eux, venant doucement quêter un peu d'affection d'une démarche lente, ses grands yeux bruns emplis d'un mélange de tristesse et d'affection, je me suis dit que c'était comme un chapitre qui se finissait. C'était le dernier témoin animal d'une époque passée, que les hommes ne se rappelaient qu'avec des photos et des commentaires. Les animaux ne changeaient jamais, eux. Je repensais à cette époque, du temps où le monde était plus simple, et où j'étais différent de l'homme que je suis devenu. Alors que les discussions sur comment et quand s'occuper du tas de chair en putréfaction qu'il était devenu accaparait le reste du clan familial, je suis sorti, prenant, sous le ciel gris, le même chemin que j'avais faits des dizaines, voire des centaines de fois avec lui. A la fin, fatigué et malade, il se traînait sur quelques centaines de mètres avant de rentrer en gémissant à la maison. Et pourtant, il frétillait à la perspective de la moindre promenade, comme si elles pouvaient abolir le poids des ans qui l'avait privé de sa force et sa vigueur. Je ne pus m'empêcher de penser que l'expression sur cette face canine repoussait la moindre pensée de piqure. La visite chez le vétérinaire est le témoignage de la lâcheté des gens. Incapables de supporter la vue d'une déchéance qui les frappera inexorablement, ils préféraient l'oublier dans les salles aseptisés, donnant à d'autres la tâche peu honorable d'expédier *ad patres* leurs compagnons loyaux.

Pourtant, je ne me faisais pas d'illusions sur la bonté d'âme canine : les chiens de meute tuent les vieux pour prendre leur place, les chassant quand ils sont inutiles. La nature est belle, mais certainement pas gentille. Mais au moins, la meute expédie ses propres membres dans l'au-delà elle-même. Leur donnant une ultime chance de se défendre, un ultime respect. La domestication du chien l'avait intégré à une nouvelle cellule, la famille. Et envers l'homme, le chien manifestait une loyauté sans commune mesure avec la meute. Je n'aurais jamais compris pourquoi. L'homme avait pourtant bien des travers. Ne serait-ce dans son traitement de ses compagnons animaux. Aujourd'hui, on les jetaient, les remplaçant quand ils ne convenaient plus, encouragés par une société de consommation. A quand l'humain consommable ? La piqure de fin de vie, au nom d'une inutilité, d'une offense, ou d'une pitié dévoyé qui considère que le droit à la souffrance est une hérésie ? Certains des plus beaux poèmes sont des poèmes de gens souffrants, malades, des cinglés de la vie qui, dans l'enfer quotidien où ils vivaient (souvent faits de leurs propres mains : l'homme a toujours été ingénieux pour trouver un moyen de finir dans un enfer de sa propre fabrication).

Notre société aimait jeter ce qui gênait, songeais-je en regardant les feuilles tomber lentement sur le sol. Le corps du chien, lui, serait brûlé, pour des raisons d'hygiène décrété

par un bureaucrate dans un bureau, qui considérait probablement qu'une carcasse animale était une source de germes pire que les bouillons de culture que ses supérieurs cultivaient en laboratoire, en cas de guerre, afin de précipiter la fin du genre humain. Je m'arrêtais et rebroussais chemin. Cette ballade me déprimait plus que le fait de rester assis. Je ne pus m'empêcher de me demander si les chiens cautionnaient l'euthanasie. Puis me vint la réponse : non. Un animal ne cherche jamais la mort. Quand elle arrive, il le sait et se contente de se coucher en l'attendant. La nouvelle de Jack London, l'amour de la vie, me passa par la tête. Aujourd'hui, dans notre monde surpeuplé, connecté et aseptisé, que savait-on de l'amour de la vie ? On ne connaissait plus la mort, et on ne concevait la vie que comme une fuite vers l'avant. La vie, c'était pourtant une chose de si précaire. Entre le cadavre et le corps vivant, la différence est parfois imperceptible. Je rentrais dans la maison, et un de mes petits-enfants, un enfant de moins de six ans, m'adressa ces mots : - Grand-père, toi aussi, tu vas mourir ?

Bonjour la claque ! Bien sûr, à cet âge, la mort n'est pas pleinement appréhendée. Je m'imaginais, comme mon père, dans un lit blanc, relié à une machine qui faisait bip et me maintenait péniblement en vie. A plus de soixante-dix ans, la mort est relativement proche. Me faisait-elle peur ? Non. La mort ne m'a jamais vraiment effrayé. Pas la mienne. Curieux, n'est-ce pas ? Je pensais à un lit de souffrance, allongé sans pouvoir parler ni bouger, avec chaque jour comme une torpeur de morphine ou une douleur insoutenable. Finir comme le chien, allongé sur son grabat, souffrant. Puis je me rappelais son expression quand je venais le caresser alors qu'il gémissait. Et je regardais la croix au-dessus de la porte. Je regardais mon petit-fils et lui dit : -Un jour, oui.